

Pourquoi Pas ? 24 mai 79



*Neige
craus*

*...La vérité n'est
pas d'ordre
politique... il
n'y a pas d'heure,
de moment pour
la dire... il
faut pour
s'engager
commencer
par se
dégager.*

BERNARD-
HENRI
LEVY

LES LIVRES ET LES HOMMES

Le simple courage de dire aujourd'hui :
« Je suis Juif... et j'ai rencontré Dieu ! »

- « LE TESTAMENT DE DIEU »
Bernard-Henri Lévy - Edit. Grasset

POUR un bel homme, c'est un bel homme ! La beauté des jeunes apôtres, a-t-on dit. Celle, en tout cas, que l'on prête aux êtres promis à un destin hors du commun.

George Sand de l'intelligentsia parisienne doivent le lui avoir appris.

Bernard-Henri Lévy aurait pu se contenter d'être un « brillant sujet », comme on disait naguère, assiégré par les femmes, accueilli avec un rien de condescendance par les P.-D.G. qui détiennent l'argent et le pouvoir. Un jour, il aurait publié des Mé-

cies pillés, au Père des Peuples qui créa le paradis des Goulags, tout et tous y sont passés. Il y eut la Science majuscule, et les sciences qui nous promettaient l'abondance universelle, la liberté de l'esprit, et le bonheur en prime. Il y eut la « fée électricité » qui allait faire reculer les ténèbres. Il y eut la machine qui marquerait la fin de l'ancienne condamnation biblique (« Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front »). Il y eut, pêle-mêle, Cuvier, Darwin, Greta Garbo, Maurras, le poilu de 14-18, Lyautey, Hitler, Elvis Presley, Zatopeck, Cassius Clay, le Néant, les classes laborieuses, le Programme commun, le maïsme, le castrisme, le guévarisme, la Nature, la Protection des Baleines blanches... Sans parler de l'indissociable trinité Marx-Engels-Lénine.

Dieux d'un jour, d'un mois, d'une insurrection ou d'un totalitarisme. Dieux des studios, des stades, des barricades, des appareils politiques, des micros, des lancements publicitaires, des campagnes militaires. Dieux des médias, des slogans, des messages simplistes. Dieux du bruit syncopé, de la chorégraphie simiënne, du play-back et de la lumière « psychédélique ». Dieux des pâmoisons juvéniles, des hystéries collectives et des 45 tours, Dieux d'importation baptisés « stars », dieux industriels, dieux de grande consommation.

Tout, plutôt que ce Dieu des origines qui condamna le sexe, démantela Babel, inonda la planète, inventa l'Inquisition, permit Buchenwald, et justifia la mort.

La parole et l'esprit de résistance

C'est au milieu de cette cacophonie socio-psychopolitico-culturelle que Bernard-Henri Lévy a décidé de faire entendre la Parole et d'évoquer la présence du Dieu-Un.

La bourgeoisie, qui « récupère » tout indifféremment, qui phagocyte n'importe quoi, glotonne comme les enzymes — et j'entends par bourgeoisie aussi bien l'établissement de droite que de gauche — a aussitôt fait fonctionner ses tam-tams.

« Pas un déjeuner de presse, pas un cocktail d'éditeur, pas un coup de fil entre professionnels du livre où l'on ne murmure la bonne nouvelle, notait sarcastiquement Gilles Pudlowski, chef des informations des « Nouvelles littéraires ». C'est sans doute la première fois, dans l'histoire de l'édition, qu'un livre est annoncé avec tant de mystérieuse ferveur,

La critique est faite aussi, est faite surtout de mouvements d'humeur, de réactions épidermiques, d'irritations « préventives ».

Comme il est difficile à une revue de se dédire lorsque son chef d'information s'est aussi hargneusement « engagé », le magazine de Philippe Tesson a demandé à Jean-François Kahn, dont la « double appartenance » (celle de philosophe et celle de Juif) était une triple garantie, de « lire attentivement » — et on sait ce que cela signifie — « Le Testament de Dieu ».

Et J.-F. K. y est allé de sa petite remontrance, concédant à Bernard-Henri Lévy qu'il est « un des meilleurs alchimistes du verbe », mais lui reprochant ses affirmations trop péremptoires, sa fougue, ses oblitérations, et citant, pour terminer, le mot d'un colporteur qui poussait devant lui une carriole remplie de vêtements fripés : « Ce n'est pas pour mettre, c'est pour vendre... ».

Je comprends l'exaspération de Khan. « Le Testament de Dieu » n'est pas un livre de raison auquel chacun peut se référer sans risque ; c'est un livre du cœur, c'est-à-dire de révolte, un pamphlet plutôt qu'un essai, un cri plutôt qu'un discours.

Si, par avance, la société de consommation en a fait un gadget philosophique, sorte de yoga intellectuel qui « ramène aux sources de la spiritualité », c'est qu'il faut bien désamorcer les bombes. C'est cela aussi l'équilibre de la terreur : Bakounine assaïonné de Teilhard de Chardin, l'extrémisme bien tempéré, la morale de l'instant édictée sur les valeurs éternelles, les droits de l'homme accordés à l'inévitable coercition politique ou aux omniprésentes nécessités économiques.

« Le Testament de Dieu » n'est pas exactement cela. Ce n'est pas un livre de rassemblement, mais de convergence, ce n'est pas un plaidoyer — pour la cause « hébraïque », notamment — mais un défi.

Lévy n'en appelle pas à la clémence d'un jury qui aurait à juger Israël face à la Palestine, le Talmud contre le Coran, les oranges de Jaffa contre le pétrole de Koweït.

Ce qui est en question, ici, c'est le manichéisme facile auquel nous inclinons les propagandes, les impératifs du moment, les opportunités diplomatiques et les opportunités idéologiques.

C'est souvent agaçant, j'en conviens.

Faire l'éloge de l'État, mais pas n'importe lequel, quand la mode est à l'internationalisation des structures, c'est pour le moins anachronique.

Découvrir que l'Ancien Testament fut, quant à sa

qu'un événement négligeable, relève de la provocation.

Pourtant, c'est tout cela que fait Bernard-Henri Lévy. Tout cela et le reste.

- En finir avec le vertige des bilans, des tables rases et des sombres abandons où se complait le siècle, prévient-il. Sur les ruines du Politique et de ses idéologies mortifères, risquer les travaux d'une Morale, à hauteur d'homme et d'Absofu. Rendre sa chance à l'espérance et aux quelques valeurs simples qui soutiennent les révoltes et les insurrections de l'heure. Tel est le défi. »

Filant patiemment cette unique et lancinante question : que peuvent être aujourd'hui, en cette fin de Temps qui ne se lasse pas de solder ses monstres à l'étal de la barbarie, les principes et les fondements d'un antifascisme conséquent ? il est allé « quérir la réponse » dans la Bible hébraïque.

Et le regard nouveau qu'il jette sur un vieux texte est véritablement une révélation.

Cet archange de la philosophie, qui apprit à lire le Livre des livres avec Emmanuel Levinas et René Girard, nous démontre que le salut est en Dieu et par Dieu.

Jacques de Decker (« Le Soir »), qui ne cèle cependant point ses réticences (« Si notre temps avait besoin d'un nouveau Kant, note-t-il avec un demi-sourire, Lévy pourrait revendiquer l'emploi, Maurice Clavel ayant rendu sa belle âme ! »), Jacques de Decker donc, n'en reconnaît pas moins : « Ce qui frappe avant tout, dans cette pensée incroyablement synthétique, c'est son ingéniosité courageuse, sa grandeur dans l'astuce. En jouant simultanément sur les claviers du politique, de l'éthique, du philosophique et du métaphysique, Lévy ajoute des octaves à notre échelle intellectuelle. On a l'impression que des obturations cèdent, que des incompatibilités s'effacent, que l'esprit circule en empruntant des passerelles inouïes... ».

Et c'est, en effet, l'impression tonique et dominante que laisse « Le Testament de Dieu ». C'est une fenêtre enfin ouverte sur un paysage qui, jusque-là, nous semblait chaotique, mais dont nous découvrons l'architectonique secrète, les mystérieuses harmonies, les significations profondes.

C'est une joie rare, aujourd'hui, que de voir et entendre ce qui nous était dissimulé par une cécité collective et une surdité grégaire. On éprouve le même plaisir, la même exaltation intellectuelle que lorsque, potache, on s'apercevait que l'on venait de franchir le « pont aux ânes ».

Il y a parfois des moments privilégiés dans la vie de l'esprit. La lecture du « Testament de Dieu » est de ceux-là.

Pierre, où chaque émergence idéologique représente un saut en arrière de cinquante ans, il était fatal que l'on butât un jour ou l'autre sur Moïse ».

Peut-être se fût-on épargné beaucoup de peines, beaucoup de gloses, beaucoup d'insurrections vaines et de rébellions stériles, beaucoup de stalinismes aussi (il y en a encore quelques dizaines dans le monde), si l'on était allé directement « aux sources ». Et si l'on avait consenti à soumettre à la question les faux prophètes du désespoir.

Prenons le cas de l'anarchisme, par exemple, qui est sans doute la forme la plus persistante, la plus inquiétante, la plus spectaculaire de cette maladie sociale qu'est le goût du malheur, et auquel Lévy règle prestement son compte :

« Jusqu'à quand continuera-t-on de fêter des héros dans les coupe-jarrets qui arpentaient la vieille Russie, à la fin du siècle dernier, la tête farcie de fantasmagories et de desseins sanglants ? Doit-on tenir pour rien les divagations d'un Pisarev ou d'un Tkatchev qui se flattait, lui, tout simplement, de liquider la trace et la mémoire du vieux monde en exterminant tous les adultes au-dessus de vingt-cinq ans ? Peut-on relire sans effroi les statuts de cette « Société de la Hache » que fonda Netchaïev à Petersbourg, sur ordre de Bakounine, et où l'on trouve l'hymne le plus hallucinant qui soit à la Sainte-Révolution, conçue comme solution finale et holocauste parfait ? Quand se décidera-t-on à lire Bakounine, précisément, qu'une légende têtue présente comme le réfractaire éternel au socialisme autoritaire alors qu'en réalité, de la théorie de la plus-value à l'économisme radical, de l'éthique du Travail au procès des libertés bourgeoises, il en partageait la plupart des postulats et des conclusions théoriques ? Ces braconniers de la lutte autoritaire étaient aussi, on l'oublie trop, de furieux antisémites, et c'est chez Bakounine encore qu'on rencontre pour la première fois le futur thème hitlérien de la triple internationale — « bourgeoise », « cléricale » et « marxiste » — tramée par le « complot juif ». C'est dans leur idéologie, bien plus que dans la philosophie allemande du XIX^e siècle triomphant, qu'un Lénine puisera bientôt l'essentiel de la théorie du Parti, du Militant et du Coup d'Etat qui lui permettra de jeter les bases du totalitarisme rouge. Et il n'est pas étonnant que ce soit dans les délires de la « bande à Baader », chez les derniers héritiers conséquents de la vieille famille donc, que l'Allemagne des années 70 ait vu resurgir avec stupeur, en même temps que les pages les plus sombres de l'album stalinien, le spectre refoulié d'Auschwitz où, selon la libération, le spectre refoulié

je suppose qu'on ne se fût point privé d'accuser l'auteur du « Testament » de contrefaçon idéologique, s'il n'avait pris soin, connaissant ses détracteurs et leur manière de nier l'évidence, de citer ses sources, de multiplier les appels de notes (il y en a une trentaine de pages!), et d'étayer ses affirmations par le document.

Démontant un à un les rouages de tous les racismes, Bernard-Henri Lévy montre clairement ce qu'ils ont de commun : la peur, ce qui les meut : le droit que s'arrogent quelques-uns de tuer, ce qui les détermine : le désir dément de se soustraire aux Lois. Le péché originel de désobéissance.

Il y a dans ce livre de fort belles pages sur la Génèse que je vous recommande particulièrement. Vous y découvrirez pourquoi l'homme ne peut être la somme de ses désirs, de ses passions, de ses singularités, de ses déviations ou de ses pulsions. « Au nom de quoi encore parler des droits de l'homme, si le propre de l'homme est de devenir tout ce qu'il est, et si son premier devoir est de vouloir tout ce qu'il peut ? La vérité — la terrible vérité d'un certain gauchisme contemporain — c'est que si le désir est bien, comme il nous l'assure, la mesure de toutes choses, il n'est nulle part de mesure pour faire la part de ces objets. Il y a, dans ce naturalisme de gauche, une redoutable tentation — néo-païenne toujours — qui pourrait bien finir par ne plus se contenter de « banaliser » le fascisme. Comme dans tous les fascismes réels, en effet, c'est l'individu comme tel qui disparaît à la trappe de ce fier et gai savoir (...). Faut-il s'étonner si ce matérialisme de la libido fait parfois si bon ménage avec le matérialisme tout court ? C'est une identique « nécessité » qui marche sur les deux jambes, synchrones et interchangeable, d'un marxisme vulgaire et vulgairement historiciste d'une part, et d'un brouet gauchiste et platement freudien de l'autre. Oui, il y a bien dans cette sainte alliance du désir et de la nécessité, les risques d'un fascisme qui ne surprendra guère que les myopes acharnés à chercher à droite ce qui, toujours, vient de la gauche... ».

Au passage, Lévy en finit une bonne fois avec le « droit à la différence » qui est, de nos jours, la pierre angulaire de toutes les revendications autonomistes, féministes, et inconsciemment racistes. « Pour ne point échouer en barbarie, le sujet doit supposer qu'avant d'être « particulier et de se ranger frileusement dans le collectif censé nommer sa particularité, il est d'abord... ».

FETE
des

Dimanche

10

JUIN

PERES

POURQUOI NE PAS OFFRIR EN CADEAU...

UN CYCLE DE LECTURE A

Pourquoi Pas?

Un cadeau apprécié, renouvelé toutes les semaines et, sur mesure... le cadeau idéal... Non ?

Et, pas cher :

pour l'envoi hebdomadaire de POURQUOI PAS ? au bienheureux Papa :

— pendant 5 semaines	150 F
— pendant 10 semaines	300 F
— pendant 20 semaines	600 F

Pendant 5, 10 ou 20 semaines, l'auteur de vos jours se souviendra de votre geste.

Pour cela, il vous suffit de faire parvenir au compte bancaire n° 210.0840955.17 de Pourquoi Pas ? Bruxelles le montant correspondant à la durée choisie et, bien sûr, de ne pas omettre d'indiquer sur votre virement le nom et l'adresse d'expédition (en Belgique) du bénéficiaire.

Les livres

Un si l'on oublie qu'il ne lui fut jamais assigné d'autre tâche que celle de désensorceler, d'illuminer la brume où baignent les cryptes du cosmos païen. Je m'y réfère moi-même parce qu'à l'éloquence pompeuse des fameuses « forêts de symboles », aux épousailles providentielles de l'homme-monde, du monde-fable, il n'a cessé et ne cesse d'opposer la pureté d'une écriture qui va de l'homme à l'homme, sur les ruines de toute allégorie... ».

Bernard-Henri Lévy n'a que trente et un ans. Même pas l'âge du Christ sur la croix ! Les sceptiques souriront : « Attendons qu'il ait un peu vécu », diront-ils.

Il est possible, en effet, que tout cela ne soit qu'arête tranchante de la jeunesse. Mais c'est beau l'acier que les années n'ont pas encore terni.

Une amie, « qui n'a pas lu « Le Testament de Dieu », mais qui en a entendu parler », me demandait : « Est-il sincère ? N'est-ce pas le genre : Dieu est juif. Et je l'ai rencontré ? ».

Personnellement, s'il me fallait réduire le livre de Lévy à un « titre » accrocheur, je l'intitulerais : « Je suis Juif. Et j'ai rencontré Dieu ». Ce qui me paraît plus courageux en des temps où le « fumet » des hydrocarbures fait oublier l'âcre odeur des charniers...

Jean VIGNEAUX ♦

LA PETITE GAZETTE DES LETTRES

● CONSOLATION

Sans pitié, Pierre Mertens. Parlant de « L'épouse américaine » de Mario Soldati, qui n'est guère qu'une histoire triangulaire fort classique, en dépit du recours aux « tropismes » (ou réflexes très simples) chers à Nathalie Sarraute, le critique du « Soir » écrit : « Mais alors que l'illustre Moravia vient de publier son livre le plus naïf et le plus consternant (Desiderata), ne nous montrons pas trop sévères à l'endroit d'un livre sincère et probe ».

Pierre Mertens a mille fois raison : il faut savoir se contenter de peu, quand les plus grands en viennent à souiller leur talent dans une littérature de « pissotière ».

● CE QUI MARCHE CETTE SEMAINE

1. « La chambre des dames » — J. Bourin — Table Ronde — 441 F ;
2. « Le sang de l'espoir » — Pizar — Laffont — 347 F ;
3. « L'angoisse du roi Salomon » — Ajar — Mercure de France — 377 F ;